

Brèves littéraires

Brèves

Le paradoxe

Francine Chicoine

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chicoine, F. (2002). Le paradoxe. *Brèves littéraires*, (61), 44–46.

FRANCINE CHICOINE

Le paradoxe

*Brèves littéraires - prose
Première mention*

J'ai toujours eu plaisir à goûter la beauté d'un texte, plaisir à me laisser porter par des mots qui chaloupent et qui fredonnent dans les phrases. Et, je dois le préciser, j'éprouve aussi une très grande joie lorsque, moi-même, je réussis à livrer la beauté à travers l'écriture.

Aujourd'hui cependant, m'habite un curieux paradoxe. Je suis devant cette page blanche, ayant images et émotions à transmettre, mais craignant en même temps la joliesse de l'écrit alors que j'ai plutôt le cœur en charpie. J'y suis venue, dans ce paysage de glace. Et devant l'invraisemblance de la situation, devant son caractère inqualifiable, devant sa majesté aussi, voilà que grandit en moi la contradiction.

Je vais donc avancer tout doucement, afin ne pas rompre le charme, afin de ne rien briser non plus. En silence, comme il convient de faire lorsqu'on s'introduit dans un lieu sacré. Avec un regard qui caresse tout à l'entour, avec une âme qui s'absente un peu pour n'être pas trop blessée. C'est que l'âme, parfois, va faire un tour ailleurs lorsque les yeux sont

éblouis par une beauté qui meurtrit.

Car ici, voyez-vous, on pénètre dans un sanctuaire translucide, ici se côtoient les images féeriques et catastrophiques d'un paysage verglacé, ici se déroule le spectacle grandiose et troublant d'une nature pétrifiée. Ci-gît une vie ganguée de givre.

Il y a d'abord ces conifères momifiés, avec leurs branches collées au tronc comme autant de membres langés. Puis, ces espèces fragiles qui ploient jusqu'à prosternation, jusqu'à former une couronne de glace entre leur cime-roseau et le sol-étau, dans un impressionnant geste de soumission. Il y a aussi ces espèces robustes, les nobles, dit-on, de cette race d'arbres qui ne connaît pas le prosternement ; plutôt que de se courber, ces fiers ont cassé.

Ici, le temps s'est arrêté sur l'espace hivernal ensauvageant la forêt plus qu'elle ne l'était et rendant, s'il en est, la ville plus invivable encore. Je témoigne d'un paysage empesé dans une immensité de glace, un paysage immobile et sonore où se font entendre plein de grésillements, de craquements et de tintements. Mais, les mots me manquent pour exprimer tant de beauté, pour en dire aussi le caractère insolite et effroyable. Existe-t-il d'ailleurs des mots pour parler de ce qui ne ressemble à rien, existe-t-il des mots pour décrire l'état de grâce dans un état de glace ?

Et plus les yeux s'attardent sur cette féerie, plus ils en découvrent ce qui blesse le cœur. Tous ces corps timides ou abattus, ces corps mutilés, amputés, étêtés, tronqués, désormais fragilisés ou condamnés ;

tous ces arbres en deuil d'eux-mêmes, de leur force ou de leur fière allure.

Immobile. Il a plu du cristal liquide dans un pays sans nom, et l'hiver l'a pour lors retenu. Sonore. Et pleurent maintenant des larmes de glace dans cet espace de dévastation où la douleur est plus grande encore que la beauté.

J'ai mal à ces arbres, si mal que je ne trouve plus de mots. Au secours ! Nelligan. Malgré cette splendeur que je vois, *Ah ! La douleur que j'ai, que j'ai !*